

profonde modification, ne serait aucunement affaibli, ce que l'expérience a bien prouvé depuis, il se dévoua à sa réalisation. Après trois ans d'essai, en 1845, M. Pelletier, au nom de la Corporation, donna au public un compte-rendu de ce qui s'était fait, dans une brochure d'une douzaine de pages.

En dehors de sa charge de préfet des études, il ne demeurait pas inactif. C'est lui qui créa ces jardins qui embellissent les lieux de récréation du Collège, et qui fit naître ce goût pour l'horticulture qui subsiste encore. Il aimait beaucoup les fleurs, et il voyait dans les soins qu'elles reclamaient un utile et agréable moyen d'employer avantageusement les moments de loisirs.

Dès 1830, la seconde année de la fondation du Collège, un atelier de menuisier et de tourneur avait été établi par le second directeur, M. Louis Proulx, actuellement curé de Ste. Marie de la Beauce. Sous la surveillance de l'habile Directeur plusieurs ouvrages remarquables sortirent de cet atelier. Il y avait aussi quelques instruments de reliure. M. Pelletier eut garde de négliger d'entretenir parmi les élèves le goût des travaux manuels comme excellent moyen de délasserment, de santé et d'utile distraction après de longues heures d'études. C'est ainsi qu'il a sauvé du naufrage plusieurs revues et journaux qui forment aujourd'hui une collection précieuse.

Comme à Nicolet il a établi à Ste. Anne une école de dessin et d'écriture soignée qui s'est conservée jusqu'aujourd'hui.

Il avait ainsi travaillé à Sainte Anne, avec une constante ardeur, pendant dix ans, lorsque, dans les vacances de 1848, se sentant fatigué par ces longs et incessants travaux, il se décida à demander sa retraite du Collège. Attaqué à différentes reprises par de graves maladies, on comprend facilement que cette faible constitution demandait quelque repos. Il alla se refaire chez son ami et ancien compagnon de collège, le Révd. M. J. D. Déziel, alors curé de St. Joseph de Lévis.

Terrebonne

Au mois de mars 1849, il fut invité par le Révd M. A. Théberge, curé de Terrebonne, à prendre la direction du Collège Masson que les Frères de Ste. Croix laissaient par un ordre de leur Supérieur, qui les réclamait pour une autre localité. Il accepta l'invitation et se rendit à Terrebonne au mois de décembre de la même année. Il réorganisa la maison sur un nouveau pied. Il dota cette institution d'un plan d'études analogue à celui suivi à Ste. Anne. Il est demeuré à Terrebonne jusqu'en 1857, y compris plusieurs intervalles de repos commandé par le mauvais état de sa santé. Il venait alors se délasser chez son ami le M. Déziel, à la Pointe-Lévis.

C'est à lui qu'est dû le plan du nouveau et élégant Collège qui fait aujourd'hui l'ornement et la gloire du village de Terrebonne. Pendant un voyage que M. Théberge fit à Rome, il se chargea de la direction des travaux en sus de ses occupations ordinaires. Comme à Ste. Anne, il y est regardé comme l'un des principaux fondateurs de l'institution.

Nous regrettons vivement de n'avoir pu nous procurer le numéro d'un journal de Montréal, qui vient de publier une notice biographique contenant d'intéressants détails sur ses travaux et ses services rendus au Collège Masson. Nous aurions aimé à raconter tout ce que notre ami a fait sur ce nouveau théâtre, où nous savons qu'il s'est distingué à plus d'un titre.

Dans le cours de l'année 1857, il revint de nouveau à Notre Dame de Lévis. Comme nous le dit un ami du Collège de Terrebonne, à l'obligance duquel nous sommes redevable de ces détails, M. Pelletier se sentait désormais incapable de continuer cette vie laborieuse qui le minait plus fortement que

jamais. Au mois d'octobre 1858, il entra à l'Hospice de Notre-Dame de Lévis, en compagnie de quelques confrères et amis malades, et incapables d'exercer le ministère. Il y passa deux ans, toujours occupé d'études, et de la direction des classes qui s'ouvraient pour la première fois dans le couvent attaché à cet hospice.

En 1860, au mois de septembre, il laissa l'hospice pour se retirer chez son ami et élève de Nicolet, M. J. H. Routier, curé de St. Joseph de Lévis. Il y est demeuré jusqu'au 25 avril de la présente année.

Son goût pour les beaux arts

M. Pelletier avait un goût prononcé pour le dessin et l'architecture. Ce goût développé par l'étude des meilleurs modèles pendant une longue suite d'années, avait atteint un degré remarquable de perfection. Il en a donné des preuves par les plans de plusieurs édifices importants, entre autres, le Collège, le presbytère et l'Hospice de Lévis, le beau Collège Masson, et l'Académie de Stanfold. Ces édifices lui font grandement honneur.

Il n'était pas étranger non plus aux règles de la peinture. Il savait se rendre un bon compte des qualités comme des défauts des tableaux soumis à son examen.

Ses travaux littéraires

Mais tout cela n'était pour lui que pure distraction et délasserment. L'activité de son esprit et l'élevation de ses idées le portaient sans cesse à des études plus sérieuses. Les rares instants que lui laissaient ses souffrances continuelles, les pénibles travaux de l'enseignement, et la surveillance minutieuse de tout ce qui a rapport aux études, lorsqu'il était à Ste. Anne ou à Terrebonne, étaient consacrés à l'étude des questions de l'ordre le plus élevé soit de la philosophie, soit de la littérature, ou de l'ordre social. Il se tenait au courant de tout ce qui se publie dans les revues scientifiques et les grands journaux, suivant pas à pas la marche des idées. Le but de ses études n'était point de chercher une satisfaction purement idéale. Il les dirigeait sans cesse à la vie réelle et pratique. Il était loin d'être un idéologue. Dans les questions d'ordre social il se plaçait toujours au point de vue catholique et de la nationalité canadienne. Pour lui, être canadien et catholique c'était tout un. Il ne comprenait pas que notre nationalité qui s'est déjà si profondément enracinée dans le sol de la vallée du St. Laurent, sous la bienfaisante influence du plus pur catholicisme, put se maintenir sans puiser sans cesse à cette source féconde de la civilisation de tous les peuples. Aussi cette idée revênit-elle sans cesse dans ses écrits. *Catholique avant tout* était son mot d'ordre en philosophie, en littérature et en politique. Il déplorait la profonde erreur de tant de chefs de la société civile qui, quoiqu'animés d'ailleurs des meilleures dispositions, mais trop oublieux du passé, ne paraissent pas toujours assez comprendre dans leurs savantes combinaisons, que la société ne peut se passer de Dieu. La bonne volonté et les bonnes intentions n'excusent point l'ignorance des principes fondamentaux de l'ordre social dans la haute direction des affaires publiques.

Tolérant sur tout le reste, bon, facile, d'une honneur très-équilibrée, cédant volontiers à l'opinion des autres dans les choses indifférentes, il était inexorable sur les questions de principes. Il repoussait les accommodements, les concessions, les demi-mesures, au point que bien souvent il s'est attiré des ennemis, ou indisposé plusieurs de ses meilleurs amis. Mais la pureté de ses vues, et la certitude d'être dans le vrai le dédommaient suffisamment des désagrément causés par de chaudes polémiques. Dans l'ardeur de ses convictions il a pu sans doute porter de